

«Dance», spectacle mythique, revient comme neuf

Résurrection En 1979, la chorégraphe américaine Lucinda Childs signait avec le musicien Philip Glass et le plasticien Sol LeWitt un spectacle entré dans les dictionnaires. Remonté, il reste éblouissant.



«Dance» superpose un film des danseurs à leurs évolutions «live» sur le plateau, ce qui donne au mouvement une profondeur de champ inédite.

Sally Cohn/Pomegranate ArtsInc.

Jean-Jacques Roth

jean-jacques.roth@lematindimanche.ch

Les spectacles meurent mais parfois renaissent. «Dance» connaît ce miracle. Sa créatrice, la chorégraphe américaine Lucinda Childs, est elle-même l'auteur de cette restauration fidèle à la magie initiale de l'œuvre créée en 1979 à Paris. Le spectacle est d'une simplicité trompeuse, tant est grande la sophistication technique et chorégraphique qui y préside: sur un plateau nu, où le plasticien Sol LeWitt a dessiné une grille façon papier millimétré, les danseurs composent des figures agencées avec une minutie absolue. Tout de blanc vêtus, ils entrent et sortent en des mouvements répétés qui paraissent strictement identiques, mais dont on perçoit au fil du temps qu'ils s'infléchissent très légèrement, en symbiose parfaite avec les glissements subtils d'un des pères de la musique répétitive, Philip Glass.

Une mécanique incroyable

A l'avant-scène, sur un écran transparent, est projeté le film que Sol LeWitt a fait du spectacle. Multipliant les points de vue et les échelles de plan, il provoque des effets de redoublement ou de désynchronisation avec les danseurs «live», et permet de voir le



«Ce titre, pour moi, voulait simplement marquer une forme de simplicité, de limpidité»

Lucinda Childs, créatrice de «Dance»

mouvement sous tous ses aspects, comme de l'intérieur du spectacle.

Childs, LeWitt, Glass: l'association de ces trois artistes, chacun emblématique dans son propre domaine du courant minimaliste, fut unique et produisit un spectacle d'abord controversé. Il y a dans cette abstraction géométrique une épure que certains spectateurs ne manquèrent pas de trouver tout simplement barbante.

Mais rapidement, «Dance» est devenu un classique. Il marque en effet ce moment où la danse, après les expérimentations des pionniers américains, a conquis son autonomie par rapport aux autres formes d'expression, notamment la musique. «C'est un spectacle mythique, souligne Claude Ratzé, directeur de l'Association pour la danse contemporaine qui le fait venir à Genève dans le cadre du festival Antigél. Mythique parce qu'il va marquer la danse conceptuelle et tout le formalisme. «Dance» est une mécanique incroyable, réglée au cordeau. C'est de la danse classique en réalité: le vocabulaire est très codifié, parfait. Mais on ne sait pas comment ça marche, c'est comme regarder une montre très sophistiquée. On a souvent comparé «Dance» à un diamant, pour sa pureté et pour la multiplicité de ses facettes.»

Avec «Dance», on ne se trouve devant aucune histoire. C'est de la danse pure, répétée, mais bondissante et fluide, dont le

mouvement perpétuel amplifié par le film projeté en surimpression provoque une forme d'hypnose. On l'a comparée à un courant continu de corps traversant la scène, un flux donnant envie de s'y glisser.

Sauver le film

Il faut s'y abandonner pour profiter de l'effet d'altération de perception qui est ici opéré. De ce point de vue, le spectacle s'apparente à un acte contemplatif, comparable à ce que l'on peut ressentir devant une peinture de Rothko, par exemple. Lucinda Childs entendait ainsi renvoyer le spectateur à des sphères enfouies. «Il contient le mystère de ce que l'on ne voit pas, commente Claude Ratzé. C'est un vrai chef-d'œuvre, une pièce incroyablement à vivre.»

C'est trente ans après sa création, en 2009, que le spectacle est revenu à la vie. Lucinda Childs avait légué ses archives au Centre national de la danse, à Paris, ville où elle a longtemps résidé. Or on a vite constaté que le film de Sol LeWitt, tourné en 35 mm, devait être numérisé si on voulait le sauver. L'idée de remonter le spectacle a suivi. Les danseurs ont bien entendu changé, mais le film en noir et blanc est l'original, et c'est donc Lucinda Childs elle-même qui danse le solo, alors qu'une jeune danseuse effectue les mêmes pas sur la scène. «C'est une danseuse incroyable, d'une élégance et d'une classe folles», dit Claude Ratzé.

Les merveilles d'Antigel, le festival hyperstimulant

Parmi les innombrables festivals romands, Antigél est sans doute le plus créatif. Pendant 17 jours, 57 événements mélangent danse, musique, performance, insolite et fête dans 21 communes genevoises. Le centre des opérations se tient dans le nouveau Grand Central, à Vernier, entre autoroute et citernes: salle de concert, dancefloor ou musée d'art contemporain, le bâtiment en attente de démolition accueille des soirées à thème, des concerts, un apéro géant, un marché sans puces... Un hôte d'honneur: l'Afrique du Sud avec une vingtaine de manifestations. Les têtes d'affiche? Les minimalistes new-yorkais, avec Lucinda Childs (lire ci-contre), le grand musicien Philip Glass qui interprète la musique du film «Koyaanisqatsi», Bruce Brubaker, Lee Ranaldo ou le Geneva Camerata. Autre étoile, Marianne Faithfull qui se produit sous les ors du Victoria Hall, alors que Maguy Marin, une des personnalités majeures de la danse française, présente «Singspiele». La dimension folk est assurée par José González ou The Tallest Man on Earth, la performance est servie par l'inquiétant Olivier de Sagazan et ses visages déformés, la techno de Detroit délègue rien moins que Jeff Mills, le hip-hop une escouade de noms, d'Angel Haze à Teki Latex & Orgasmic, sans compter la bass music, la house...

Il y a enfin les projets «made in Antigél» qui expriment si bien la fantaisie des organisateurs: une promenade audioguidée de nuit dans le bois de la Bâtie, un labyrinthe géant à Palexpo, un road trip participatif à Meyrin, des séances de bains chauds à Cressy avec musique live, une Saint-Valentin à la patinoire, et bien d'autres idées encore.



A voir

Festival Antigél, du 29 janvier au 14 février, dans 21 communes genevoises, www.antigel.ch

Lucinda Childs a mené une carrière plus européenne qu'américaine. De grands corps de ballet lui ont commandé des œuvres, dont le Ballet du Grand Théâtre de Genève qui a créé son «Daphnis et Chloé» en 2003. Formée auprès des pères de la danse moderne, comme Merce Cunningham, Lucinda Childs a fondé sa compagnie en 1973 mais c'est trois ans plus tard, avec le spectacle de Bob Wilson «Einstein on the Beach», où elle signe une chorégraphie, déjà sur une musique de Philip Glass, qu'elle devint une figure de l'avant-garde conceptuelle de l'époque.

Agée de 75 ans aujourd'hui, elle ne cesse de créer. Elle vient à Genève en majesté, avec les honneurs dus à son rôle dans l'histoire de la danse contemporaine: une conférence, les représentations de «Dance» et la reprise de ses premières pièces expérimentales, datées des années soixante. Elles seront dansées par sa nièce Ruth Childs, artiste établie à Genève depuis une dizaine d'années. ●



A voir à Genève

► Conférence de Lucinda Childs à la HEAD, le 26 jan. à 19 h.
► «Dance», Bâtiment des Forces Motrices, du 1er au 3 fév. à 20 h 30.
► «Pastime» et autres pièces, salle des Eaux-Vives, du 4 au 7 fév. à 20 h 30.